

Défense et illustration de la langue basque au XVI^e siècle: La "Sautrela" de Bernat Echapare

Jean Haritschelhar

► **To cite this version:**

Jean Haritschelhar. Défense et illustration de la langue basque au XVI^e siècle: La "Sautrela" de Bernat Echapare. 1 - Domaines basque et pyrénéen, Atlantica, pp.119-127, 2002. artxibo-00109625

HAL Id: artxibo-00109625

<https://artxiker.ccsd.cnrs.fr/artxibo-00109625>

Submitted on 25 Oct 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DÉFENSE ET ILLUSTRATION DE LA LANGUE BASQUE AU XVI^e SIÈCLE : LA "SAUTRELA" DE BERNAT ECHAPARE

En 1545 parut le premier livre imprimé en langue basque chez "François Morpain, maistre Imprimeur de ceste ville de Bourdeaux", intitulé "Linguae Vasconum Primitiae", oeuvre de Mossen Bernat Echapare, curé de Saint-Michel-le-Vieux, village appelé en basque Eiheralarre, à quelques kilomètres de Saint-Jean-Pied-de-Port, capitale de la Basse Navarre, récemment séparée du royaume de Navarre conquis par Ferdinand le Catholique.

L'ouvrage dont un seul exemplaire existe à la Bibliothèque Nationale de Paris a été réimprimé plusieurs fois au XIX^e siècle et, en particulier, par Julio de Urkijo en 1933 dans *la Revue Internationale d'études basques* sous forme de fac-similé qui avait l'énorme avantage de "sauver" cet *unicum*. D'autres éditions ont été publiées depuis, dont l'édition critique de l'académicien Patxi Altuna (*Euskararen Lekukoak*, n°2, 1980) et, la dernière en date, celle d'Euskaltzaindia / Académie de la langue basque réunissant le fac-similé, la version en orthographe actuelle et les traductions en espagnol, français, anglais, allemand et italien (1995).

Ce premier livre imprimé en basque est un recueil de poésies sur des thèmes divers : le thème religieux vient en premier ; le thème de l'amour profane correspond à un ensemble de douze poèmes ; une poésie autobiographique est intitulée "*Mossen Bernat echaparere cantuya*" ; enfin deux poésies prennent pour sujet la langue basque et elles ont pour titre deux danses connues à l'époque : "*Kontrapas*" et "*Sautrela*". En fait, ces deux poèmes sont une sorte de défense et illustration de la langue. Un étroit lien unit l'un à l'autre, mais comme j'ai étudié le premier dans un article de la revue *Mundaiz* en hommage à mon collègue de l'Académie de la

langue basque Patxi Altuna (*Mundaiz*, n°5, 1990, p. 159-168) je me propose d'étudier le second "Sautrela" dans ces "Mélanges" offerts à mon ami Jacques Allières, membre honoraire d'Euskaltzaindia.

Dans le *Kontrapas* le poète interpelle la langue basque à travers toute une série de refrains aux impératifs divers :

« *Heuskara, ialgi adi kanpora !* »

qui évoque une véritable naissance de l'euskara puisque c'est la première fois qu'il sera imprimé.

« *Heuskara, ialgi adi plazara !* »

Il l'invite donc à aller sur le forum, langue du peuple basque, langue de communication. Puis, successivement il l'incite à aller de par le monde « *ialgi adi mundura !* », à investir la planète entière « *Habil mundu guzira !* », pour que, finalement, devenue majeure, elle entre dans la joyeuse danse des langues du monde : « *Heuskara, ialgi adi dantzara !* »

Le dernier mot de l'ultime refrain est la danse déjà évoquée dans le titre *Kontrapas* qui est défini par Sebastián de Covarrubias dans son *Tesoro de la lengua castellana o española* (1611) comme « un

cierto género de paseo en la danza », lequel pourrait être selon les définitions ultérieures « cierta figura de la contradanza ».

Toutefois, afin de bien montrer l'enracinement de la langue, le poète utilise dans les strophes placées entre les refrains, la plus ancienne et en même temps la plus originale strophe de la prosodie basque à laquelle faisait allusion Arnaud d'Oihenart dans son manuscrit *L'art poétique basque, Indiquée dans Une lettre Escrite a Un cure du pays de Labourt au mois de mai 1665*, publié par Pierre Lafitte (*Gure Herria*, n°4, 1967, p. 205-229) :

« Il y a Une forme de quatrain qui a esté, a mon opinion, propre et particulière a nos basques, Car le ne trouve pas quelle ait esté pratiquée aux autres langues [...] celle ou il a trois Vers d'Une mesme Rime a scavoir Le premier, le deuxiesme Et le quatriesme, et le troisieme n'a point de rime. Vous en verrés la preuve en La Chanson d'Une fille navarroise nommée Emilia, de laquelle un More estant amouraché, Il Lachepta a pris d'or ».

Après citation de la chanson, Oihenart ajoute :

« Le premier quatrain est de Vers féminins de huit syllabes Et les autres deux sont de Vers glissans de sept syllabes Cette façon de rimer est gentile, et l'Usage en doit estre conservé » (p. 220).

Ainsi, dans ce poème qui ne manque pas d'allant l'avenir optimiste de la langue basque et son départ vers le monde est basé sur le socle de la strophe ancienne et originale.

La deuxième poésie et dernière du recueil, intitulée *Sautrela* évoque, comme la première, une danse, la saltarelle (de l'italien *saltarella*), « danse vive sur un rythme 3/8 ou 6/8, née des danses

bachiques et pratiquée par les paysans de la campagne romaine » selon l'encyclopédie Larousse. C'est donc une invitation à la danse qui est exprimée par un vers placé au tout début et en dehors des strophes.

Heuskara da kanpora eta goazen oro dantzara

(L'heuskara est sorti, allons donc tous danser)

Cette fois-ci, l'injonction n'est plus lancée comme dans le *Kontrapas* à la langue basque puisqu'elle est née, qu'elle a fait son entrée dans le monde ; elle s'adresse à tous les Basques et les invite à danser pour manifester leur joie.

Alors que dans le *Kontrapas*, le poète rendait hommage au pays de Cize (*Garaziko herria*) qui avait donné à l'euskara droit de cité et le rang qu'il mérite

*Garaziko herria
Benedika dadila ;
Heuskarari eman dio
Behar duien, thornuia*

dans la *Sautrela*, au contraire, il incite la langue basque, puisqu'elle est née et vit, à rendre hommage au pays de Cize. Si les acteurs sont changés le thème est identique. Mais l'injonction est d'autant plus pressante que le poète, en vrai père, tutoie au masculin l'*euskara*, ce fils qu'il a comme engendré :

*O Heuskara, lauda ezak Garaziko herria,
Zeren hantik ukhen baituk behar duian thornuia.*

Après quoi, à l'instar du *Kontrapas*, le poète opposera le passé d'une langue inconnue, ignorée, au présent plein de promesses d'un euskara ressuscité qui veut se placer au premier rang. Le

début de chacun des deux vers marque cette opposition entre *lehen* et *orai* et le final évoque le rang *azkena* (le dernier) et *lehena* (le premier).

*Lehenago hi baitintzan lengoajetan azkena
Orai, aldiz, izanen iz orotako lehena.*

Le parallélisme oppositionnel est total puisque, au centre de chaque vers, l'un des verbes est au passé *baitintzan* (tu étais) alors que l'autre est au futur *izanen iz* (tu seras) qui prolonge le *orai* (maintenant) initial du vers.

Dans la deuxième strophe, la renommée que les Basques ont dans le vaste monde est ternie par le mépris qui entoure la langue basque. Elle est objet de risée, de moquerie que souligne le verbe placé en final de vers *burlatzen* (se moquer). Un tel contraste est inadmissible pour le poète. Le thème qui affleure est celui des langues orales et des langues écrites, cet écrit qui assure la pérennité et auquel l'euskara a accédé. La raillerie avait pour objet l'oralité de la langue « *eskripturan erideiten ezpaitzen* », langue de statut inférieur, indigne de former une littérature au sens strict du terme (*litterae*). Le dernier vers qui, comme dans la strophe précédente, commence par *orai*, aborde le présent plein de promesses sur la valeur de l'euskara « *gauza ona* » (chose de qualité), que tous devront reconnaître : « *ikasiren dute* ». Ce thème existait déjà dans le *Kontrapas*, la langue non écrite (strophe 2) :

*Bertze jendek uste zuten
Ezin skriba zaiteien*

(Les autres peuples croyaient qu'on ne pouvait pas l'écrire)

la langue moquée (strophe 3) :

Lengoajetan ohi intzan
Estimatze gutitan

(Parmi les langues tu étais jadis tenu en piètre estime)

Deux strophes dans le *Kontrapas*, une seule dans la *Sautrela*, le poète résume et concentre sa pensée dans ce poème-conclusion.

Heuskaldun den gizon orok altxa beza buruia

Ce vers initial de la troisième strophe est digne de traverser les siècles car il est d'une réelle actualité. Il est la base de toute politique, linguistique en particulier.

« Que tous les hommes qui parlent basque lèvent la tête ».

Ce vers résonne, dans sa deuxième partie, grâce au son éclatant de la voyelle de plus grande ouverture : *a*.

« *altxa beza buruia* »

quatre *a* qui se succèdent, l'un en début d'hémistiche, les trois autres en fin de mot, le dernier en fin de vers. Il est fini le temps du mépris, le temps de la langue brocardée, celui de la tête basse devant ceux (*bertze jendek*) qui proclamaient la prééminence de leur langue. Désormais, l'euskara est écrit, le Basque, possesseur de cette langue qui s'appelle l'euskara, peut relever la tête et se sentir légitimement fier.

Dès lors, le poète cède à l'exaltation puisque dans le second vers il fait de l'euskara la fleur des langues (*floria*) dans un futur prochain ou lointain (*izanen da*). Elle ne sera pas la langue du vulgaire, mais bien celle des grands, de la Cour : « *Prinze eta iaun handiek* ». Le rêve s'empare du poète qui imagine un futur brillant pour l'euskara, le désir de l'apprendre de la part des grands de ce monde puisque, comme il l'indiquait dans le *Kontrapas* elle ira dans le monde entier.

Heuskara, habil mundu guzira !

Il est vrai que, un quart de siècle plus tard, la reine de Navarre s'intéressera à la langue basque en ordonnant et favorisant la traduction du Nouveau Testament.

La dernière strophe est un témoignage d'autosatisfaction. Il sait qu'il est le premier à faire imprimer le basque, il en a la parfaite conscience même si, par pudeur, il se sert de la périphrase *Garaziko naturak* (l'enfant de Cize) pour lui-même et *haren adiskide orai Bordelen denak* (son ami qui est maintenant à Bordeaux) derrière laquelle se cache la figure de l'avocat au Parlement de Bordeaux Bernard Lehet, vraisemblablement issu de la maison Lehetea de Sare, dont on sait par la préface des *Linguae Vasconum Primitiae* qu'il estimait, exaltait et honorait la langue basque. Il fallait bien que dans cette dernière strophe fussent réunis les deux acteurs principaux de cette belle aventure, le poète garaztar et le mécène basco-bordelais grâce auquel ce recueil de poèmes a pu paraître. Mais le poète insiste beaucoup plus sur le second auquel il consacre les trois derniers vers, le dernier marquant l'éternelle reconnaissance que le peuple basque doit avoir envers celui qui fit imprimer la première oeuvre en basque.

Bernat Echapare retrouve ici les accents de sa préface avec le dithyrambe qui correspond au genre puisqu'il s'adresse « au juste et noble avocat du Roi, comble de toutes les vertus et qualités ». Toutefois le poème est plus sobre tout en mettant en exergue cette reconnaissance éternelle (*iagoitiko*) de tout Basque (*Basko oro*) envers ce mécène.

Etai lelori bai lelo leloa zarai leloa
Heuskara da kanpora eta goazen oro dantzara

Le distique final est composé de deux vers dont le premier est une ritournelle qui, par quatre fois, utilise le mot *lelo* qui signifie en basque : refrain. *Betiko leloa* dit-on en basque pour évoquer une

chose que l'on répète à l'envi, que l'on ressasse, un éternel refrain. *Eta lelori bai lelo* a déjà été employé par le poète dans *Potaren galdatzia* (La demande du baiser).

Cette formule traduit la joie triomphante de celui qui a volé un baiser à sa belle orgueilleusement farouche ; la joie de la victoire se manifeste dans la *Sautrela* par cette « ritournelle inintelligible » aux dires de René Lafon et Julio de Urquijo, formule allitérative amplifiée par rapport à la ritournelle de la demande du baiser et marquant ainsi une joie encore plus intense, celle qui correspond à la naissance de l'euskara. En effet cette ritournelle introduit le dernier vers qui est la reprise exacte du vers introductif de la *Sautrela*.

Heuskara da kanpora eta goazen oro dantzara

Chant et danse sont étroitement mêlés pour la célébration de l'heureux événement. A l'entrée de l'euskara dans la danse des langues du *Kontrapas*, répond l'entrée dans la danse de tout Basque : *goazen oro dantzara*.

Le *Kontrapas* et la *Sautrela* derniers poèmes des *Linguae Vasconum Primitiae* montrent que Bernat Echapare est bien homme de son temps. En effet, ce début du XVI^e siècle voit se poser avec beaucoup d'acuité le conflit entre la langue noble, le latin, et les langues vulgaires. Celles-ci veulent accéder à l'officialisation que le français va obtenir en 1539 par la fameuse ordonnance de Villers-Cotterêts qui déclare :

« Nous voulons d'ores en avant que tous arrets, ensemble toutes autres procédures, soient de nos cours souverains et autres subalternes et inférieures, soient registres, enquestes, contrats, commissions, sentences, testaments et autres quelconques actes et expploicts de justice, ou qui en dépendent, soient prononcez,

enregistrez et délivrez aux parties en langage maternel françois et non autrement. »

Dix ans plus tard, dans *sa Défense et illustration de la langue française*, Joachim du Bellay défendant le français en face du latin et du grec se propose de l'illustrer c'est-à-dire de l'enrichir et de le promouvoir et il écrit :

« Si notre langue n'est si copieuse et riche que la grecque ou latine, cela ne doit pas être imputé au défaut d'icelle, comme si d'elle-même elle ne pouvait jamais être sinon pauvre et stérile ; mais bien on le doit attribuer à l'ignorance de nos majeurs qui, ayant, comme dit quelqu'un, parlant des anciens Romains, en plus grande recommandation le bien faire que le bien dire, et mieux aimant laisser à leur postérité les exemples de vertu que les préceptes, se sont privés de la gloire de leurs bienfaits, et nous du fruit de l'imitation d'iceux ; et par même moyen nous ont laissé notre langue si pauvre et nue qu'elle a besoin des ornements et, s'il faut ainsi parler, des plumes d'autrui. »

Quatre ans auparavant Bernat Echapare fait le même constat pour la langue basque dans la préface aux *Linguae Vasconum Primitiae* en se plaignant du peu d'intérêt porté à la langue par les prédécesseurs, la laissant non point « pauvre et nue » comme l'écrit du Bellay pour le français, mais « diminuée et dépourvue de toute réputation » parce que non écrite et non imprimée.

« Zeren baskoak baitira abil, animos eta jentil eta hetan izan baita eta baita zientzia guzietan letratu handirik, miraz nago, Iauna, nola batere ezten asaiatu bere lengoaje propiaren fagoretan heuskaraz zerbait obra egitera eta skributan

imeitera, zeren ladin publika mundu guzietara bertze lengoajiak bezala hain skribatzeko hon dela. Eta kausa honegatik gelditzen da abataturik ezein reputazione gabe eta bertze nazione orok uste dute ezin deus ere skriba daiteiela lengoaje hartan, nola bertze orok baitute skribatzen berean. »

(Comme les Basques sont habiles, vaillants et généreux, et que, parmi eux, il y a eu et il y a des hommes fort versés dans toutes les sciences, je suis étonné, Monsieur, que pas un n'ait essayé, dans l'intérêt de sa propre langue, de faire quelque ouvrage en basque et de le mettre par écrit, pour qu'il fût porté à la connaissance du monde entier que cette langue est aussi bonne à écrire que les autres. Et pour cette raison elle reste diminuée et dépourvue de toute réputation, et toutes les autres nations croient qu'on ne peut rien écrire dans cette langue comme toutes les autres écrivent dans la leur.)

Bernat Echapare, en homme du XVI^e siècle, avait une claire vision du conflit des langues. Il a voulu sortir l'euskara du néant où il se trouvait en utilisant l'invention moderne de l'imprimerie, en se plaçant comme figure de proue et espérant que dans son sillage viendraient d'autres écrivains qui feraient prospérer cette langue qui, grâce à lui et à son mécène bordelais Bernard Lehet, accédait au statut de langue écrite. La formule latine qui est placée au bas de la *Sautrela* en témoigne :

Debile principium melior fortuna sequatur

(Qu'un plus prospère sort suive un faible début)

formule qui rejoint un passage de la préface :

« *eta jinen direnek gero duten kausa oboro haren abantzatzeko* » (que ceux qui viendront ensuite aient davantage de raisons pour le (l'euskara) faire progresser).

Jean HARITSCHELHAR

Professeur émérite de l'Université
Michel de Montaigne - Bordeaux III
Président de l'Académie de la langue basque